

DE NEW-YORK À LOS ANGELES: FLASHES SUR "L'AMERICAN WAY OF LIFE" ...

1- LE DÉCOR:

Quand vous attendez pour atterrir à Ildewild, lors de votre premier vol, et que vous arrivez aux Etats-Unis en néophyte, Long Island paraît bizarre vue de mille mètres. Que sont ces surfaces géométriques tachées de rectangles colorés, au milieu des arbres?

Par la suite, vous les reverrez chaque fois que vous atterrirez pris d'une ville importante, mais là il vous faut attendre plusieurs quarts d'heure pour trouver la réponse dans l'autocar qui vous mène au centre de Manhattan. Des cités aux maisons pareilles, à part quelques détails, et les teintes nuancées dans des tons pastel. Tout aussitôt vous reviennent tous vos préjugés d'Européen dilettante: "Ils" ont télévision, frigidaire, automobile, mais, les pauvres, dans des villages-casernes. Et vous vous sentez fier de votre meuble de bols blanc écaillé, rechargé tous les deux jours avec un demi-pain de glace transporté à bicyclette. Parce que vous n'avez pas encore goûté au reste.

Pourtant on oublie vite les petites bicoques de bois neuves, tout de même jolies dans leur uniformité, pour étudier d'un air sérieux et compassé le paysage nouveau où l'on veut trouver à tout prix des surprises.

Ces Américains sont tellement différents de nous! Malheureusement vos nombreuses lectures (à déconseiller bien entendu) de romans de la "Série Noire" vous ont presque blasé. Voyons, les drug-stores sont des boutiques où vous pouvez manger, acheter des livres, des préservatifs, des appareils photographiques, des brosses à dent, des chapeaux, des bas nylon, de la lessive et des cigarettes. Vous ne voyez pas l'intérieur des bars mais vous savez déjà que le serveur a une tête d'ancien boxeur minable et vous y devinez, devant le comptoir, la fille esseulée qui attend l'âme sœur devant un double bourbon. Les gratte-ciel? De grandes bicoques de 50 à 100 étages que vous avez vues maintes et maintes fois au cinéma ou dans des magazines. Pourquoi se sentir tout petit devant ces masses de béton, d'acier et de verre alors que d'autres y vivent à leur aise. Il est tellement simple de se diriger dans Manhattan grâce aux ruelles parallèles et aux avenues qui leur sont perpendiculaires, toutes consciencieusement numérotées. Et brusquement vous tombez en arrêt devant un étalage, vous attrapez un copain par la manche: «*Oh! dis, regarde!*». Bien en vue, un caleçon court pour homme orné d'un dessin plutôt lourd que léger: des flammes peintes sur la braguette et tout à côté une fille presque nue tenant bien en mains une lance d'incendie. Vous n'êtes pas choqué parce que vous avez les idées larges, mais comme on vous avait décrit les Américains si puritains vous vous étonnez de trouver cette frivolité assez peu finaude à la devanture d'un magasin de Broadway, au cœur de la ville. De tels étonnements, souvent répétés, vous amèneront progressivement à pressentir de quoi sont faits les Etats-Unis.

Du haut de l'Empire State Building:

Surtout ne jugez pas New-York sur quelques heures passées à tourner entre la Cinquième Avenue, Time Square et Central Park. Après quatre mois à Washington, quelques week-ends en Virginie, on Pennsylvanie et dans l'Ohio, quand j'ai eu appris que les Etats-Unis c'était autre chose que New York, j'y suis revenu et je l'ai aimée. Une agglomération, deux fois plus importante que celle de Paris, incrustée dans les rochers de l'embouchure de l'Hudson qui émergent des marécages, prise dans la suppuration

des millions de ventres qu'elle nourrit, de repas à dix dollars ou de hot-dogs à vingt cents, et qui la font vivre. Un port aperçu à peine en entier du haut de l'Empire State Building, les palaces et les magasins chics de la Cinquième Avenue, un enchevêtrement futuriste et pourtant actuel de voies ferrées et d'autoroutes sur pilotis, superposées, nouées, les quartiers résidentiels de Staten Island et de Queens, la puanteur des usines de produits chimiques et de l'eau croupie, les cimetières d'automobiles qui serviront peut être un jour à forger l'acier victorieux, le métro aérien qui ferraille à travers les quartiers portoricains du Bronx, Concy Island, tout au bout de Brooklyn, gigantesque fête à "Neu-Neu" pour dix millions d'animaux inconscients et rapaces qui pompe les dollars nickel par nickel, Harlem plein de papiers sales, à l'atmosphère de graisse rance.

Broadway enfin, le soir, grouillante autour de Time Square, gueulante de freins, de klaxons et de jazz commercialisé, aveuglante, étalant la demi-nudité parfois affaissée de ses championnes de strip-tease, les images stupides de son musée des horreurs, les annonces de comédies musicales cucu-la-praline où les places sont retenues pour quatre mois (ne souriez pas, nous avons le «Châtelet» et ses sous-produits qui font tous salle comble), Broadway vulgaire, tout à fait superficielle et pourtant si attrayante avec son charme d'opium pour traîne savate et pour rupin. J'aime New-York pour le petit restaurant italien de Brooklyn, dans la Troisième Avenue presque au coin de Bayridge, où la patronne prépare les plats elle-même, pour le greffier d'hôtel qui refuse des chambres après onze heures du soir, pour le ferry de Staten Island, pour les paysages de la vallée de l'Hudson, pour Coney Island où j'ai vainement cherché les traces de Joey, le «petit fugitif», pour ses tunnels, ses parcs, sa crasse et son énormité.

Terre parfois barbare, souvent accueillante:

Quatorze millions d'Américains vivent autour de New-York, mais les autres cent soixante millions sont répartis sur un espace long de 4.500 km. et large de 2.500, parfois enchaînés à d'autres pôles moins gigantesques, dans le nord-est et sur la côte pacifique, parfois étalés à moins de dix au mille carré dans des plantations du «sud» ou dans les fermes des grandes plaines à l'ouest du Mississipi, parfois agglomérés dans des cités minières ou carrefour qui grignotent peu à peu le désert à partir de quelques vallées creusées dans les plateaux entre les Rocheuses et la Sierra Nevada. Le désert commence aux portes de Los Angelès et sur mille kilomètres ce ne sont que plateaux arides ou des rivières temporaires ont établi leur lit en sciant littéralement la croûte calcaire, blocs rocheux déchiquetés comme rongés par de l'acide.

Sur cette terre parfois barbare, souvent accueillante, dont la plupart des habitants ne connaissent qu'une faible partie, vivent cent quatre-vingts millions d'humains que des conditions historiques et géographiques que nous n'avons pas connues ont marqué peut-être pour longtemps encore. *(A suivre).*

Marc PREVOTEL.
